

Amaury au clair visage

Autor(en): **Dupraz, Laure**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **75 (1946)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040667>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Amaury au clair visage

Quand j'allais à l'école et que nous avions été sages, on nous lisait des histoires. La plus belle de toutes, celle que nous redemandions toujours était intitulée *Franchise*. Elle se passait en Aquitaine, au commencement du XIII^e siècle, dans le château de Rûlamort et ses environs. Tout au début, on apprenait comment les vilains des alentours, pressés par les pillards, étaient venus se réfugier chez le seigneur. Hugues de Rûlamort et sa toute petite fille parcouraient les rangs des malheureux, lorsque, tout à coup, ils se trouvèrent en face d'un garçonnet d'une douzaine d'années qui les frappa par sa mine ouverte, honnête, ses grands yeux qui regardaient tout droit. « Quel est ton nom ? — Amaury au clair visage, c'est ainsi que m'appelait mon père, Gontran, le batteur de fer, que les ennemis ont tué. — Et quelle est cette épée que tu tiens là, enfant, si belle, si merveilleusement polie qu'elle semble faite pour le roi ? — C'est celle que mon père aimait le mieux de toutes celles qu'il a forgées. Il n'a jamais voulu s'en séparer ; il l'appelait « Franchise ». Au moment de mourir, il m'a dit : « Amaury, veille sur Franchise ; sois toujours loyal. Quand tu seras grand, tu pourras aller en guerre avec elle. Messire, voulez-vous me la garder ? » Je ne développerai pas le reste de l'histoire. Amaury, évidemment, de prouesse en prouesse, mérita l'honneur d'être armé chevalier, ceignit Franchise et épousa Agnès. Mais, c'était, pour nous, enfants, toujours le même enchantement que l'apparition lumineuse de ce gamin se détachant sur le sombre mur du donjon, s'appuyant sur son épée luisante, et qui s'appelait Amaury au clair visage.

Combien nous souhaiterions à tous nos écoliers de mériter le surnom de *Amaury au clair visage*. Or, un des problèmes de pédagogie pratique les plus épineux à l'heure actuelle est celui de l'éducation de la franchise. L'ambiance de déséquilibre et de désagrégation générale dans laquelle nous vivons le complique singulièrement. Faut-il le prouver ?

Etre franc, c'est parler selon sa pensée. Deux éléments sont impliqués dans cette définition : avoir une pensée tout d'abord, et puis parler selon cette pensée. Or, de nos jours, il arrive assez fréquemment que l'un ou l'autre de ces éléments fasse défaut lorsqu'on s'exprime : il ne saurait donc plus être question de franchise.

Ecartons, tout d'abord, le cas de ces gens qui, sous prétexte de sincérité, de véracité, s'autorisent de la définition ci-dessus pour donner libre cours à leur mauvaise humeur, à leur grossièreté, à leur violence et s'exprimer en termes désobligeants à l'égard de leur prochain. Ils ne se rendent pas compte qu'ils parlent sous l'impul-

sion de leurs sentiments déchainés, de leur passion sans retenue, et que, dans ce qu'ils disent, il n'y a pas l'expression d'une pensée. La pensée est le fait d'une intelligence claire, pondérée, qui réfléchit, voit les choses objectivement, s'efforce de les rétablir dans leur contexte à elles et de ne pas les regarder seulement par le point où elles nous touchent, nous. Ce manque de maîtrise de soi n'a rien à faire avec la franchise. Il révèle la faiblesse d'un caractère qui n'est pas allé jusqu'au bout de sa maturité, mais qui est resté à ce stade enfantin où l'homme est avant tout affectivité.

Le nombre des gens à qui il est impossible de parler contre leur pensée — parce qu'ils n'ont pas de pensée — est plus grand qu'on n'aurait tout d'abord tendance à l'imaginer. Il y a ceux dont l'esprit ne mord pas sur la réalité, mais se contente des images toutes faites qui se déroulent en lui, presque mécaniquement, comme se déroulent les images d'un film. Déclenchez la première, les autres suivront. Vous leur parlez de quelqu'un ; immédiatement, ils ont trente-six épithètes pour une à fournir sur la personne en question ; ils sont capables de raconter mille et une anecdotes à son sujet. Vous essayez de leur demander s'ils connaissent cette personne, s'ils lui ont parlé, s'ils ont eu recours à ses bons offices ; ils vous déclarent sans difficulté aucune que non, mais comme *on* dit cela, ils le répètent et vous réfléchissent l'épithète, l'histoire, à la façon d'un miroir qui renvoie le rayon lumineux. Y a-t-il conformité entre ce qu'ils avancent et la réalité ? Peu leur chaut — c'est évidemment plus reposant ! D'ailleurs, ne vous étonnez pas si demain ils vous affirment le contraire de ce qu'ils disaient hier : le film a changé, voilà tout !

Certains s'abandonnent à leurs automatismes verbaux, avec d'autant plus de facilité que ces automatismes sont chargés d'un haut potentiel affectif. Il est inutile d'aligner ici tous ces mots en *isme*, bourrés de dynamite, comme dit Pierre Grellet, tous ces termes que beaucoup de gens seraient fort embarrassés de définir, auxquels ils donneraient péniblement un sens très approximatif, mais qui, dès qu'ils les entendent, les font bondir à la façon d'un taureau qui aperçoit un morceau d'étoffe rouge. Une petite expérience, voulez-vous ? Faisons une fois le léger effort, mais loyal et persévérant, crayon en main, de préciser la signification de semblables vocables que nous lisons chaque jour dans nos journaux et nous verrons la netteté en nous des idées pour lesquelles nous sommes prêts à prendre feu et flamme !

Certains semblent totalement ignorer que ce n'est pas eux qui donnent leur sens aux mots et qu'ils ne sont pas les maîtres de la langue qu'ils parlent. Ils semblent ne pas savoir que ces mots correspondent à une réalité et que leur esprit doit se plier à cette correspondance. Ils n'ont jamais mesuré que l'emploi de sa propre langue

implique un effort de discipline aussi rigoureux que salutaire. Ils méconnaissent le bienfait dont jouissent ceux qui parlent une langue comme le français — langue vivante, certes — mais dont les termes sont fixés, leur sens étant précisé par le dictionnaire, et qui n'autorise pas la fabrication de néologismes au fur et à mesure du cheminement de l'esprit. Le français respecte ses limites, la politique de l' « espace vital » lui est étrangère. On ne saura jamais le service que le Dictionnaire de l'Académie a rendu aux lois et aux mœurs par la stabilité qu'il met dans la langue. Ne serait-il pas une des sources de la clarté française ? (C'est d'ailleurs le bienfait des exercices de traduction rigoureuse : ils obligent l'esprit à se rendre compte de la valeur des mots.) Trop de gens ne sont pas conscients de cette valeur. Ils emploient les mots sans se rendre compte qu'ils manient quelque chose qui ne dépend pas d'eux, qui, souvent, les dépasse et qui continuera à exercer ses effets alors même qu'eux-mêmes se seront tus. Aussi sont-ils souvent consternés devant le résultat de leurs paroles. Ils n'avaient pas voulu cela, certes, et ils sont là tout naïvement penauds de voir que celui qui sème le vent récolte la tempête.

Il est inutile de le dissimuler : il en coûte pour arriver à la pensée. La « conquête » de la réalité par l'esprit n'est pas un vain mot ; elle est laborieuse et douloureuse. Amener à cette conquête, n'est-ce pas la tâche propre de l'école ? Discipliner l'esprit, discipliner l'imagination, la développer à la place qui est la sienne, ne pas lui permettre d'obscurcir l'intelligence, aider celle-ci à voir les choses comme elles sont : six à huit ans ne sont pas trop pour pareille entreprise.

Mais, pour être franc, il ne suffit pas d'avoir une pensée, il faut encore parler, s'exprimer selon cette pensée. Cette attitude requiert parfois une certaine dose de courage. Il faudra peut-être avoir le cran d'être seul contre tous les autres. Il faudra peut-être émettre une affirmation gênante pour sa propre commodité ou celle des autres. Il faudra avoir la force de reconnaître qu'on s'est trompé, qu'on a eu tort. Et à l'heure où le succès immédiat, matériel, est ce qui compte avant tout, la tentation ne sera-t-elle pas grande de faire une entorse plus ou moins légère à ce que votre pensée vous montre comme vrai ? Prêtons l'oreille : lorsqu'on entend dire de quelqu'un : « C'est un fin renard », « c'est un tout malin », on perçoit une sorte de vibration admirative, une légère amertume dans le ton de celui qui parle. Il est vertueux, certes, il ne voudrait pas ne pas l'être, mais dans sa voix perce tout de même un certain regret. Songeons encore à l'atmosphère que la guerre a créée, dans les pays où elle a sévi et ailleurs aussi — n'a-t-elle pas appris à jongler avec la vérité ? — et l'on comprendra qu'il s'est établi un climat qui n'est guère favorable à la pratique de la franchise puisque le mot d'ordre qui y règne semble être : « Toujours parler selon son intérêt ».

Mais, éducateurs, nous sommes ces gens du « quand même et malgré tout ». Il ne suffit pas de déplorer les circonstances présentes, il faut renouveler le milieu. Nous devons y contribuer par notre action sur nos élèves. Si donc, nous voulons habituer nos enfants à la franchise, il faudra veiller à deux choses : faire qu'ils aient des pensées claires, nettes, adéquates au réel, et faire qu'ils s'expriment selon ces pensées.

Il s'agit, tout d'abord, de leur apprendre à voir clair. Il faudra leur aider à découvrir que les mots recouvrent une réalité, ce qui ne pourra se faire que progressivement. Rappelons, par exemple, que les petits ne saisissent pas d'emblée le sens des termes *hier* et *demain*, un de ces mots voulant dire pour eux : *avant maintenant dans un passé indéfini*, et l'autre : *après maintenant dans une durée illimitée*. Rappelons aussi le tout jeune enfant qui résume toute une situation dans une attitude, telle la petite fille de trois ans qui affirme obstinément avoir fait sa première communion parce qu'elle a eu, pendant un moment, la couronne de sa grande sœur sur la tête. Pour le tout-petit, un ensemble d'événements se condensent en un mot : le bébé qui, alors même qu'il vient de manger, dit : « pain ! », parce qu'il voit ses parents se diriger vers leur déjeuner, ne simule pas une faim qu'il n'éprouve pas. Par ce seul mot, son langage étant très pauvre, il veut demander : « Prenez-moi avec vous, sortez-moi de mon parc, amusez-vous avec moi comme l'autre fois quand vous m'avez donné un biscuit. » Il ne saurait être ici question de mensonge ou de franchise. Il n'y a qu'à aider l'enfant à dissocier les éléments de la situation et à enrichir son vocabulaire ; les choses s'arrangeront d'elles-mêmes.

Avec les enfants en âge de scolarité, soyons exigeants pour l'emploi du terme propre. Apprenons-leur à appeler un chat un chat, et à ne pas se défilier le long des mots. Certes, il ne s'agit pas d'interrompre tout à coup un écolier en train de faire un compte rendu, un récit, mais, après, on peut le reprendre. Les exercices qui ont pour but de faire préciser le sens des termes, de distinguer les synonymes, ont une valeur de formation plus profonde qu'il n'apparaît tout d'abord. Ils sont plus et mieux que de simples acrobaties linguistiques destinées à faire la joie d'un maître pédant et pointilleux, comme certains parents pourraient se l'imaginer. Nous pensons ici encore aux exercices, d'ailleurs en usage aussi chez nous, que MM. Aubert et Viret intitulent *La chasse aux mots* par exemple : *les mots que je dois connaître pour parler des ponts*, ou encore : *que fait l'eau de la rivière : trouvons des verbes qui expriment le mouvement — des verbes qui traduisent un bruit — des verbes descriptifs qui disent ce que nos yeux voient*. Autant de termes à découvrir qui doivent traduire chacun exactement le détail observé.

Il faut ensuite apprendre aux élèves à *voir* la réalité pour qu'ils saisissent qu'un mot correspond à quelque chose. D'où l'importance capitale des exercices d'observation, de description — qu'elle soit faite en présence de l'objet ou qu'elle soit faite de mémoire —, exercices qui obligent l'enfant à l'effort de voir et de se rappeler ce qui est, tel que cela est. Certains comptes rendus, d'ailleurs, peuvent être faits par le dessin et ils permettront de remarquer à quel point une vision qui n'a pas été exercée est pauvre ou s'écarte de la réalité. Ces exercices peuvent, dans certains cas, être faits sous une forme qui oblige à prendre conscience de son point de vue à soi et à ne pas être à la merci de son interlocuteur. Elle consiste à poser parmi d'autres questions, à propos d'une gravure observée, et soustraite ensuite aux regards des enfants, les fameuses questions suggestives que cite Stern. — Ces questions n'ont évidemment rien à voir avec des questions d'examen et ne peuvent être utilisées que dans le but que nous indiquons ici. La première préjuge de la réponse : « Le tablier de la petite fille n'était-il pas rouge ? » (En réalité, il est bleu.) La seconde, qui offre une alternative, à propos du même tablier : « Le tablier de la petite fille était-il rouge ou vert ? » et finalement, la question qui donne une fausse présupposition : « La veste du grand-père était-elle déchirée (alors que le grand-père n'a pas de veste) ? Pour que ces exercices aient toute leur portée, on laissera l'enfant, remis en présence de la gravure, se corriger lui-même. L'usage de semblables questions nous fera toucher du doigt combien la forme d'une demande peut suggérer la réponse et nous invitera à surveiller prudemment l'énoncé de nos interrogations lors de nos enquêtes. Aux plus grands élèves, on pourra peut-être essayer de donner à décrire le tableau du maître-autel de l'église paroissiale qu'ils voient certainement devant eux plusieurs fois la semaine — et peut-être, sauf votre respect, voulez-vous essayer ?

Faisons faire aussi le récit d'incidents dont nous avons été témoins avec nos élèves et que nous avons la possibilité de contrôler exactement ensuite, et, avec eux, nous pourrions établir la part d'inexactitude qui se glisse dans nos comptes rendus. La psychologie du témoignage pourrait apporter ici d'intéressantes précisions et montrer à quel point les dépositions d'enfants sont sujettes à caution.

Les corrections des devoirs seront utiles aussi pour faire saisir aux élèves qu'il y a des réalités auxquelles il faut se soumettre. Il faut que cette petite phrase : « La grammaire ne permet pas que... » ait pour eux un sens plein, et que les injonctions de la grammaire deviennent pour eux quelque chose d'inéluctable. Ceci est d'autant plus facilement possible avec les plus grands que, vers dix-douze ans, ainsi que le remarque M. Piaget, l'enfant a un intérêt très vif pour les règles qu'on ne discute pas. Il n'est que de voir ses jeux devenir

de plus en plus de simples concours collectifs avec des règles de plus en plus compliquées. Aux maîtres de faire usage de cette donnée de la psychologie enfantine.

Toute cette éducation, entreprise dès l'entrée à l'école, aura le grand avantage d'aider l'enfant à sortir complètement de la phase de fabulation qui, normalement, précède l'âge de scolarité. On sait, en effet, que l'enfant de quatre ans environ se plaît à jouer de son imagination et à inventer des histoires dont il est le héros. Les grandes personnes, non averties, pensent avoir affaire à un petit menteur et s'affolent. Or, l'enfant de cet âge n'a pas encore fait le départ entre ce qu'il invente et ce qui est. Tout ce qu'il vit intensément prend pour lui caractère de réalité, qu'il s'agisse d'une situation existante ou d'une situation imaginaire. Il s'agit de l'amener peu à peu à opérer les distinctions nécessaires en lui faisant soupçonner la différence entre le plan de l'histoire qu'on raconte pour faire plaisir et celui du récit authentique qui est celui de la vie. On peut lui dire que son histoire « est jolie, qu'elle est intéressante », en lui donnant à sentir qu'on n'y attache que l'importance qu'elle mérite. Il faut veiller à ce que la phase de fabulation ne se prolonge pas au delà de la durée normale. Si elle la dépasse, il peut arriver que nous ayons affaire aux fameux mensonges hystériques dont la guérison relève du spécialiste.

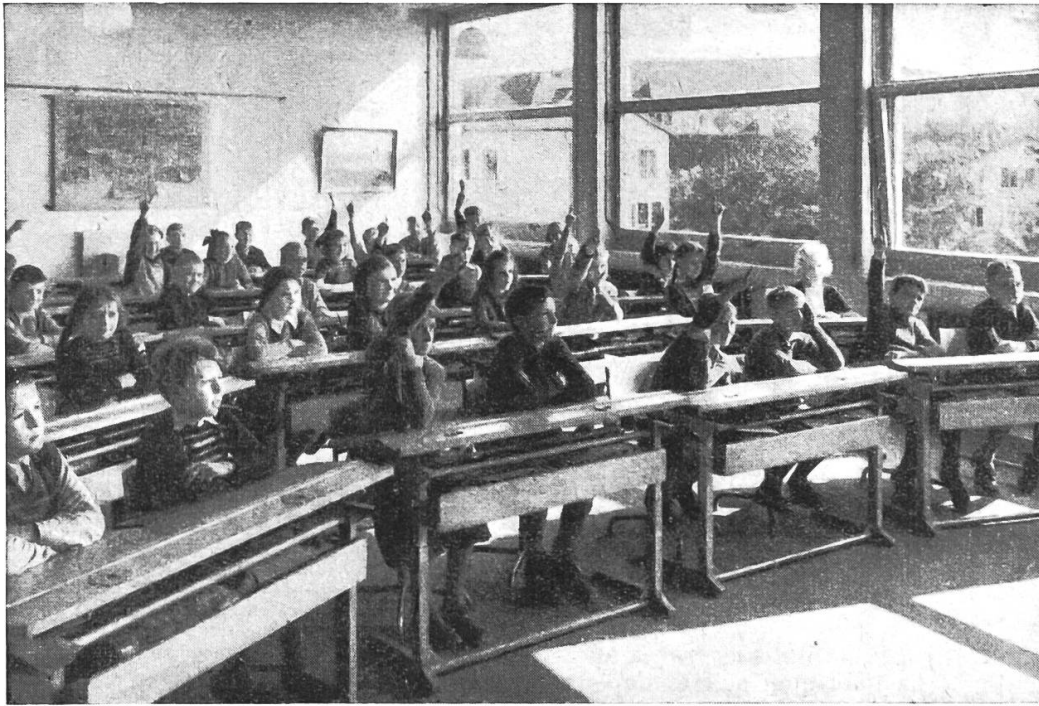
L'enfant, à ce même âge, est encore tout affectivité. Il ne sait pas distinguer l'ordre logique et l'ordre affectif. Pendant longtemps, le domaine où l'on affirme et on nie se confond pour lui avec le domaine où on désire et où on repousse. *Non* n'est pas toujours la formule qui indique une négation. Souvent, *non* signifie *je ne veux pas, je ne désire pas*. Stern donne l'exemple de sa fillette qui, ayant battu son petit frère et à qui on reprochait de lui avoir fait mal, disait : *non*, voulant dire par là, comme on s'en rendit compte, *je ne désire pas qu'il ait mal*. L'enfant aime ou il n'aime pas ; ceux qu'il aime sont essentiellement bons, ceux qu'il n'aime pas sont essentiellement méchants. A l'école aussi de l'aider prudemment à sortir de cette phase et de lui apprendre peu à peu, par exemple, que la division des rois de France en bons rois et en mauvais rois est tout de même un peu sommaire et ne tient pas compte de tous les éléments en présence.

Nous avons donc ainsi énuméré quelques-uns des moyens dont l'école dispose pour faire acquérir aux enfants le sens de la valeur des mots, le sens de la réalité, de cette réalité qui, ayant pénétré en eux, ayant été assimilée par eux, constituera une pensée. Nous pourrions encore y ajouter les travaux manuels devant lesquels on ne peut se défilier, qui sont exacts ou ne le sont pas, et qui se ven-

gent sans retard de ceux qui se moquent d'eux. L'école ménagère et les cours de cuisine pourraient en dire long à ce sujet.

Mais la franchise, a-t-il été dit, consiste encore à parler selon sa pensée. Cela demande une éducation qui n'est pas simple non plus. Trop souvent, la famille donne le mauvais exemple à ce sujet. Nous connaissons tous les fausses lettres d'excuses dont nous ne sommes pas dupes, mais que nous acceptons, ne voulant pas juger les parents devant les enfants.

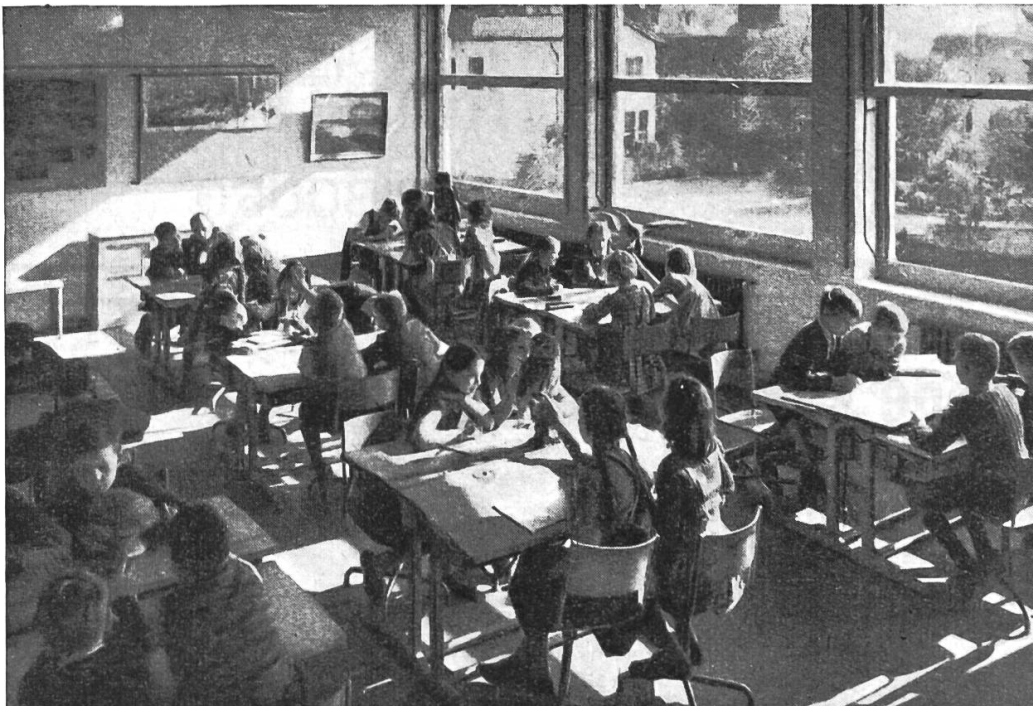
Pour parvenir à un certain résultat, il faut commencer par créer en classe une atmosphère de franchise, de sincérité, de loyauté. Pour y arriver, cela va de soi, il faut commencer par donner l'exemple, se garder de toute attitude fausse — attitude pendant la visite de M. l'inspecteur totalement différente de l'attitude après la visite —, répondre aux questions des enfants selon la vérité, dosant, bien entendu, la vérité à leur âge, c'est là question de tact et de mesure, tenir ses promesses, qu'il s'agisse de punitions ou de récompenses. Il faut avoir l'air de croire la sincérité la chose la plus naturelle du monde ; il faut la rendre attirante, attachante en la présentant selon les intérêts particuliers des enfants, montrant ce qu'elle a de beau et d'aimable aux fillettes et faisant voir aux garçons ce qu'elle a de viril et de chevaleresque. Il faut accorder à l'enfant un minimum de confiance et d'estime. Ceci suppose évidemment que l'on sait observer sans en avoir l'air, que l'on sait contrôler, que l'on sait écarter toute tentation de mentir, en d'autres termes, que l'on pratique une politique d'optimisme intelligent. Si l'enfant sent que l'on est soupçonneux, que l'on exerce une surveillance sournoise, il sera porté au mensonge, car sa conduite est très souvent celle que provoquent les adultes. (*Et ne nous induisez pas en tentation. . .*) A dissimulateur, dissimulateur et demi. Cette atmosphère de vérité suppose encore que l'on a le respect de l'enfant. Celui-ci a droit, tout comme nous, à l'intimité de sa conscience ; nous ne pouvons y pénétrer par effraction et ce serait, par exemple, d'une singulière maladresse que de décacheter les lettres qui sont adressées à nos grandes élèves, quitte à les recoller ensuite pour les leur rendre fermées. Ce sont là mesures de police, ce ne sont pas des mesures éducatives. Pareilles manœuvres, si elles viennent à être découvertes, détruisent à jamais la confiance de l'adolescente. Si l'on estime avoir une raison sérieuse de prendre connaissance de ces écrits, qu'on le fasse, mais en présence de l'intéressée et après l'avoir prévenue que des raisons très graves nous obligent à agir ainsi. Avec les adolescents surtout, ne prenons pas connaissance de leur journal à leur insu : leur journal est un de leurs trésors les plus sacrés. Ils viennent de faire la découverte de leur moi ; ils ont la conviction qu'il s'agit là de quelque chose d'unique au monde. Aussi mesure-t-on la rage qui

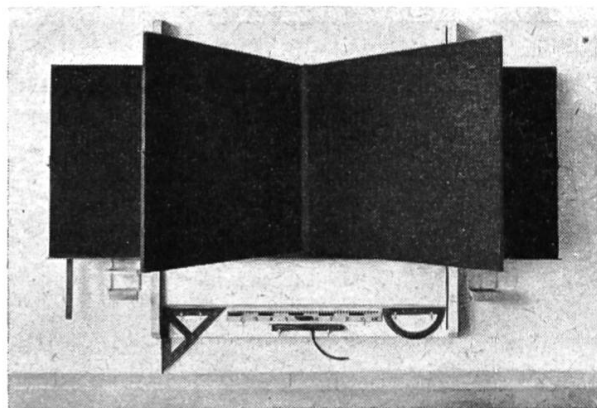


Mobilier d'école, tel qu'il a été créé sur l'expérience
et en collaboration d'hygiénistes et de pédagogues
modernes. ∩ ∩ ∩ ∩ ∩ ∩ ∩ ∩ ∩ ∩

Usines Embru, S. A., Ruti (Zurich)

embru





Hunziker Söhne

THALWIL

Tél. (051) 92.09.13

La fabrique suisse de meubles d'école (fondée en 1880)
vous livre des **tableaux noirs**, **tables d'écoliers**
à des conditions avantageuses

DEMANDEZ NOS OFFRES

**BERNINA-ZIGZAG
100**



La machine à coudre suisse,
avec ses nombreux avantages
Rabais spéciaux pour écoles

E. WASSMER, S. A.
FRIBOURG

Protège - cahiers et tableaux de leçons

Nous offrons à nouveau ces accessoires appréciés aux écoles qui en feront la demande.

Envoi **gratuit** sur indication du nombre d'élèves.

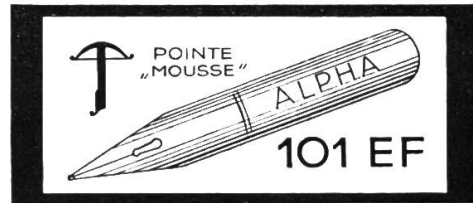
THOMI ET FRANCK S. A. BALE



Fabrique de plumes
à écrire

LAUSANNE

Demandez-la à votre papetier.



La plume idéale pour toutes écritures (fine et extra fine). Sa douceur, son velouté, son extrême souplesse vous permettront d'écrire sur n'importe quel papier.

DE NOS ATELIERS,
DIRECTEMENT CHEZ VOUS !

En achetant vos meubles directement au fabricant, vous réaliserez une grosse économie. Visitez notre grande exposition permanente de meubles. Plus de 100 mobiliers de tous styles, pour toutes les bourses.

Maison Paul
LEIBZIG SA
FABRIQUE DE MEUBLES
Grands-Places 26. Fribourg.

956

Diplôme de secrétaire commercial

en 4 mois, avec allemand ou italien,
garanti parlé et écrit.

Demandez prospectus et références.

ÉCOLES TAMÉ

Lucerne 10, Neuchâtel 10,
et Zurich, Limmatquai 30

*Un homme averti
en vaut deux !
La "ROMANDE"
fait des heureux*

So.7



Abonnez-vous à la

GUILDE

du

LIVRE

pour acquérir à des prix-limite et absolument uniques les meilleurs ouvrages de la littérature contemporaine, dans une belle typographie et une reliure impeccable.
Renseignements sans engagement : 1, rue du Lion d'Or, Lausanne.

BANQUE DE L'ÉTAT DE FRIBOURG

Capital et réserves : Fr. 40.600.000
GARANTIE DE L'ÉTAT

10 Agences : St-Pierre à Fribourg, Bulle, Châtel-St-Denis, Chiètres, Domdidier,
Estavayer-le-Lac, Farvagny, Morat, Romont, Tavel.

100 Correspondants d'épargne dans les principales localités du canton de
Fribourg.

Accorde des PRÊTS par :

CÉDULES et COMPTES HYPOTHÉCAIRES
CRÉDITS COMMERCIAUX AVEC CAUTIONNEMENT
AVANCES sur TITRES et VALEURS
Escompte de billets et papier commercial

Nous recevons des dépôts d'argent :

contre OBLIGATIONS à terme fixe au porteur ou nominatives ;	} aux meilleures conditions.
en COMPTES DE DÉPOT à vue et à terme fixe ;	
sur CARNETS D'ÉPARGNE, avec ou sans tirelire.	

Traite toutes opérations de banque et de bourse

INCENDIE
VOL AVEC EFFRACTION
BRIS DE GLACES

Helvetia-Incendie

DÉGATS D'EAU
CHOMAGE
DOMMAGES ÉLÉMENTAIRES

A ST-GALL

**LOUIS BULLIARD, AGENT GÉNÉRAL,
FRIBOURG**

RUE DE ROMONT 18

TÉL. 2.25.13

CH. POST. 11a 137

Café Romand

Rue de Romont. Fribourg

Vins de 1^{er} choix

Fondue renommée

Rendez-vous des instituteurs

F. Eggertswyler-Gremaud.

*En vêtements pour
hommes et garçons*

C'est à la

belle Jardinière

qu'on trouve le mieux

Place de la Gare 38 Fribourg

les saisit lorsqu'ils se rendent compte qu'on les a lus. Ils ont le sentiment qu'un jardin clos, cultivé avec amour, vient d'être foulé aux pieds avec de gros souliers.

Dans la mesure du possible, il faut être assez habile pour empêcher le premier mensonge. Comme le remarque le chanoine Pradel, dans son étude *Le culte de la franchise* : « Il est très important de garder ce que l'on peut appeler la virginité de la loyauté ou la réputation de la franchise ; pour le mal, plus encore que pour le bien, « il n'y a que le premier pas qui coûte ». Dès qu'un enfant a menti, il n'a plus la même raison de ne pas mentir... Une habitude est créée, d'une part ; et, d'autre part, il n'a plus une réputation à maintenir... On fait des efforts pour ne pas tacher ses habits, ses mains, souiller ses souliers, mais quand une fois ils sont salis, on a moins de raisons de faire attention. » Et c'est pour cela que lorsqu'on voit le jeune enfant s'engager dans un mensonge, il faut immédiatement l'aider à rectifier son attitude, en disant : « Je crois que tu te trompes ». L'enfant hésite moins alors à reprendre ses dires, et ce qui était le germe d'une habitude de mensonge peut devenir le germe d'une habitude de sincérité.

La manière d'interroger dans les cas de faute a une très grande importance. Ou bien on sait que l'enfant a commis la faute, ou on ne le sait pas. Dans le premier cas, il ne faut pas l'interroger de manière à l'amener à couvrir sa faute par un mensonge. Il faut, par des questions habiles, puisque l'on est au courant des circonstances, le coincer de manière telle qu'il ne puisse s'évader, mais que la réponse conforme à la réalité s'impose. Dans le second cas, une chose est certaine : si on terrorise l'écolier, on est sûr de le pousser dans le mensonge. Commencer un interrogatoire en disant : « Tu es un fameux menteur », c'est une bataille perdue d'avance. L'élève se dira : « Je n'ai rien à gêner, je peux tout risquer. » Il faut donc procéder avec bonté, en tâchant d'obtenir le regard de l'enfant fixé dans le sien. Il faut savoir attendre la réponse, même demander le silence pour débiter, en disant à celui que l'on croit coupable de se répondre à lui-même tout d'abord. Que l'on veuille à ne pas poser de questions qui n'appellent qu'un oui ou qu'un non comme réponse. C'est risquer de provoquer un premier mensonge qui en appellera très probablement un second, puis un troisième. L'éducateur ne doit pas jouer le personnage qui sait tout et faire son « Jean-lapin dans son trou qui voit tout ». Il faut rester très calme, écouter les arguments de l'accusé, les discuter tranquillement en le traitant en être humain ; le calme désarçonne le menteur. Que l'on n'aille pas imaginer que tout enfant qui rougit lorsqu'on l'interroge est coupable. Chez certains sujets nerveux, timides et honnêtes, le seul fait de se sentir suspect peut amener un changement de physionomie, alors même

qu'ils sont innocents. Il va sans dire que les interrogatoires ne doivent pas être faits en classe, car la présence de camarades porte l'enfant à « crâner » et à soutenir ses dires envers et contre tout.

Si un mensonge a été dit, notre première réaction ne doit pas être une réaction d'indignation aveugle ; elle doit être le réflexe normal de tout éducateur : « Comment puis-je aider cet enfant ? » Il faut réfléchir à son âge, se demander : y a-t-il vraiment mensonge ? — quel est le caractère de l'écolier ? — est-ce un timide ? — quel est son état de santé ? — quel est son milieu ? — Et, surtout, pour quelles fins a-t-il menti ? (La fameuse question *pour quoi ?*) Rappelons toujours qu'éduquer est, pour une bonne part, l'art de se poser des questions. La dernière de celles que nous avons énumérées est essentielle. Elle permettra d'agir sur la cause profonde du mensonge.

L'enfant a-t-il menti par peur de la punition ? C'est le classique mensonge de défense. Il est plus fréquent qu'on ne l'imagine. Dans une enquête faite dernièrement auprès d'une quarantaine d'écoliers de huit à onze ans, pour se rendre compte de l'usage qu'ils faisaient de la conjonction *parce que*, on avait, entre autres phrases à compléter, dicté le texte suivant : *Il a menti parce que...* Et plus des deux tiers des réponses disaient : *parce qu'il a eu peur d'être grondé, d'être puni*, etc. Devant un tel mensonge, il faut faire comprendre à l'enfant qu'on ne gagne rien à mentir, mais qu'on double sa faute, que c'est remplacer une tache par un trou ; il faut lui apprendre le sens véritable de la punition — punition qui ne doit, en aucun cas, être disproportionnée, le régime de la terreur n'a jamais été favorable à la sincérité —. Il ne suffit pas d'appliquer des sanctions, il faut encore les faire accepter par l'enfant pour qu'elles aient une valeur vraiment éducative. Il faut éveiller en lui le désir de la réhabilitation, et essayer de l'amener à souhaiter le châtiment, afin que toutes choses soient en ordre.

A-t-il menti par vanité ? Il faut lui faire toucher du doigt qu'au lieu de se grandir, il se diminue, il se salit lui-même, mais toujours sans l'humilier de façon cuisante. Soyons d'ailleurs prudents lorsqu'il s'agit de manier l'humiliation. Nous ne mesurons pas toujours ce que nous cassons en usant de ce procédé, et nous ne savons pas toujours comment nous pourrions réparer. Laissons ce moyen-là au Dieu de toute justice, mais qui est aussi le Dieu de toute sagesse, de toute miséricorde, de toute bonté.

A-t-il menti par imitation, pour faire comme les autres ? Il faut lui apprendre à avoir le courage d'être seul, s'il le faut, lui montrer qu'il n'y a aucune grandeur à n'être qu'un « suiveur ».

A-t-il menti par « héroïsme » ? S'est-il laissé accuser en lieu et place d'un camarade ? Aidons-lui à avoir une conception juste de l'héroïsme et éclairons sa conscience.

A-t-il menti poussé par la paresse, la gourmandise ? Montrons-lui qu'il n'a fait qu'aggraver son cas, et que, à tout prendre, il eût été plus habile de dire la vérité. Prenons une mesure qui, punissant le mensonge, punisse aussi ces défauts.

A-t-il menti pour se donner une consolation ? Est-il un de ces pauvres mioches auxquels la vie n'a pas apporté grand'chose et qui se réfugient dans leur rêve ? Essayons alors, après lui avoir montré le non-sens de son acte, de lui donner à l'école une ambiance qui lui procure un peu de joie et, dans la mesure du possible, suppléons à ce que la maison ne lui offre pas. Si l'on savait la détresse des enfants élevés sans affection !

Dans certains cas, mais il faut être très bon, on doit avoir le courage de porter le fer rouge dans la plaie — c'est douloureux à la fois pour l'éducateur et pour l'enfant, mais c'est salutaire pour l'enfant — en faisant répéter à celui-ci, à haute voix, mais, encore une fois, que l'éducateur soit alors toute bonté : « J'ai agi comme ceci, j'ai parlé comme cela, j'ai donc dit un mensonge. »

A part le dernier cas signalé parmi les mensonges possibles et qui demande un doigté spécial, le mensonge conscient doit, en général, être sévèrement puni de manière que la gravité du châtement reste liée à l'image de la faute. A toute tromperie consciente, une sanction, que l'enfant n'ait la tranquillité que dans la vérité.

Dans toute cette éducation de la sincérité, il va de soi que l'éducateur se doit de recourir aux moyens surnaturels. Il doit rappeler la présence de l'ange gardien, il doit surtout rappeler la présence de Dieu qui voit tout jusqu'à nos plus secrètes pensées, qui, selon le proverbe musulman, dans une nuit noire, voit la fourmi noire sur le marbre noir. Mais qu'il se garde de faire de Dieu un épouvantail. Il faut que les enfants aiment la vérité parce qu'ils aiment Dieu, non parce qu'ils ont peur de lui. Il faut, avant tout, leur inspirer l'amour de la loyauté, de la sincérité plutôt que l'horreur du mensonge. Théoriquement, cela revient au même peut-être, pratiquement, c'est très différent. Le mensonge, dont nous voulons leur inspirer l'horreur, a tout de même une puissance de séduction. Le chanoine Pradel fait observer que les « pompes du démon » ne sont pas un vain mot. La loyauté, la franchise, la sincérité qui rayonnent de l'attitude de l'éducateur sont, du point de vue naturel, le moyen le meilleur de gagner la sympathie de l'enfant pour ces vertus. Ici, comme ailleurs, on éduque par ce que l'on est, par ce que l'on s'efforce courageusement de devenir. Mais, la récompense des efforts que nous coûte notre propre éducation n'est-elle pas là, très près de nous, quand nous voyons dans notre classe beaucoup de petits *Amaurys au clair visage* ?

LAURE DUPRAZ.

Pour une éducation nationale chrétienne

Notre éducation nationale « si elle veut rester dans la ligne qui fut toujours celle de la patrie, ne peut et ne doit pas se faire en marge de la religion ; elle peut et doit s'appuyer fortement sur la religion ». (Mgr Besson, *L'Éducation nationale*, p. 6.)

Ce principe mis en évidence, j'ai poursuivi ce jeune paysan mécontent dont parle M. Chantrens, et je l'ai questionné. Il est fort bien renseigné sur sa question économique, fort bien instruit en histoire, en civisme, il est même staticien, ingénieur-agronome et quelque peu socialiste. Mais si un jour ce jeune homme reçoit l'ordre de se sacrifier pour la patrie, je crains qu'il ne comprenne pas le sens du sacrifice demandé ou qu'il l'accomplisse malgré lui, car « on ne se fait pas tuer ni pour le prix du lait, ni pour l'exportation des fromages, ni pour que des parlementaires puissent toucher leurs jetons de présence et jouer en paix tous les soirs au yass dans les cafés, ni pour que la droite puisse évoluer sur sa gauche, ni pour que la gauche puisse évoluer sur sa droite... » (Voir *Conscience de la Suisse*, par M. GONZAGUE DE REYNOLD.)

Il est bien permis de craindre que ce jeune soldat qui aura été gavé de l'étude du « pays légal » soit très inconscient du « pays réel ». C'est pourquoi, je l'invite, lui, ce jeune descendant de cette république paysanne fondée en 1291 au soleil éclatant du St-Gotthard, je l'invite à monter un peu plus haut.

Je lui ai dit alors :

— Viens avec moi jusqu'au sommet du St-Gotthard, écoute, regarde, vois, entends, sens, comprends, recueille-toi et crois :

La patrie, notre patrie, est là, cité sur la montagne, cité fondée par des paysans chrétiens, en vue d'abord d'une alliance militaire qui garantirait leur indépendance, en vue aussi de vivre en chrétien... Rome n'est pas si loin, tu vois, là-bas, par-dessus les Alpes, au delà du Tessin, et Dieu, que saint Maurice a glorifié chez nous par son martyre, est présent à cette fondation de l'Etat fédéraliste : on prête serment. Entends ce silence !

Les siècles passeront et les villes viendront se joindre à l'alliance qui restera forte ; toujours on reconnaîtra que l'autorité vient de Dieu, que l'Etat se subordonne à l'autorité divine ; on se souviendra que l'Etat doit faciliter la réalisation du bien commun en restant dans la direction de « cette ligne de force qui vise à l'épanouissement de la personne humaine » et à son retour à Dieu. C'est ainsi qu'un vrai Suisse parlera à la diète de Stans, lorsque les Suisses seront sur le point de sacrifier leur idéal pour une question d'ordre matériel.

Regarde le drapeau suisse : une croix. Vois les vallées qui de là

se dispersent en grande croix au cœur des Alpes ; écoute le chant des rivières qui deviendront fleuves et qui s'en vont porter la fécondité vers les pays voisins... Comprends les symboles... Et bientôt, la Croix-Rouge qui sera un fleuve de charité.

Mais cette Croix-Rouge n'eut pas été possible sans le christianisme.

Recueille-toi, jeune paysan, et sens la patrie palpiter sur ces rocs, entends son chant dans les vallées, vois son travail partout. Notre patrie ?

Tous les hommes ont une patrie. Les bêtes n'en ont point, les anges n'en ont aucun besoin. C'est une réalité terrestre, humaine ; elle intéresse l'âme et le cœur ; elle est collective, un patriote n'est jamais seul. Elle est plus puissante qu'une famille, car une famille seule est faible, mais elle, la patrie, qui enserre dans ses chaudes mains toutes les familles du pays, est forte, elle est presque parfaite en son genre. C'est une société parfaite.

La patrie ? Une croyance, un ordre. Croyance et ordre mis au service de la personne humaine. Ce n'est pas une fiction, elle existe puisque tu la sens. Des patries ont toujours existé, elles ont survécu à tous les régimes politiques, elles vivront tant que vivront ceux qui en dépendent. La nôtre existait avant 1291, dans ces vallées ; depuis elle n'a cessé de grandir et elle est au service des familles qui la composent. Les Helvètes, peut-être à cause de son rude climat et de son sol ingrat, ont un moment douté d'elle ; ils rêvaient d'un pays plus ensoleillé et plus fertile, les Romains leur ont appris à cultiver le blé, ce qui enracine l'homme à sa terre. Et depuis, cette patrie a souvent été attaquée, mais toujours défendue.

Notre patrie ! Toi qui croyais que c'étaient les impôts et les lois fédérales. C'est plus que cela !

Elle est ordonnée. Elle est dirigée par des autorités qui sont à elles : conseils des communes et des paroisses (et la paroisse est plus importante car la paroisse garde l'élément fondateur le plus important, la religion, mais « Berne » ne reconnaît pas la paroisse, car la Révolution française a enlevé ce ressort à la démocratie, et au XVI^e siècle déjà, la Réforme, après la Renaissance), autorités cantonales, autorités fédérales. Ces éléments forment nos Etats chrétiens et notre Confédération.

Les hommes étant des êtres déchus depuis l'origine du monde, sans cesse au milieu d'eux surgissent des conflits, se commettent des injustices. L'Etat se propose de maintenir l'ordre au milieu d'eux, mais pour maintenir l'ordre il faut d'abord que l'ordre soit dans les consciences, et l'ordre dans la rue nous est alors donné par surcroît. L'Etat : une organisation politique qui s'occupe de la conduite des peuples. En tant que citoyen, nous veillerons toujours à ce que nous ayons un gouvernement qui soit nôtre, pas d'étrangers,